

# Onna consultachon

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 52

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182472>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de Morges qu'elle se fera entendre dans cette ville le mercredi 7 janvier, à 7 heures du soir.

Les personnes qui désireraient se procurer le volume de poésies de M<sup>me</sup> Cellini, peuvent se faire inscrire au Bureau du *Conteur vaudois*.

### Un bonheur.

Dans mes jours la joie est bien rare ;  
Mais, par une étrange faveur,  
Le ciel, pour moi toujours avare,  
Vient de me donner un bonheur.

Hier, je dînais à table d'hôte,  
Solitaire dans ces festins,  
Où les touristes, côte à côte,  
Se rencontrent soirs et matins ;

Et je conversais en silence  
Avec l'esprit plein de douceur,  
Qui me parle avec bienveillance  
Et me répond au fond du cœur ;

Et j'allais porter à ma bouche  
Le cristal plein d'un vin joyeux,  
Quand une frêle et folle mouche  
Y tomba tout à coup des cieux.

Elles étaient deux dans la chute ;  
Je le vis très distinctement ;  
Mais, dans l'effroyable culbute,  
L'une se sauva prestement.

Et mes yeux suivaient la volage,  
Dans les airs cherchant le plaisir,  
Tandis que, dans ce grand naufrage,  
Sa bien-aimée allait périr.

J'eus pitié de l'insecte fragile,  
Que brisait un immense effort,  
Et sauvai cet être fragile  
Tombé de l'amour dans la mort.

Je soulevai la pauvre bête,  
Ivre de terreur et de vin,  
Ayant deux fois perdu la tête  
Dans cette chute et dans ce bain.

Sur la blanche nappe posée,  
Je la vis reprendre ses sens,  
Sécher sa poitrine épuisée,  
Essuyer ses yeux languissants,

Et croiser ses pattes rapides  
Sur son dos velu, ruisselant,  
Soulevant les voiles humides  
De ses ailes, en les roulant.

Puis, je la vis leste et pimpante,  
Faire quelques bonds, quelques pas,  
Redresser sa taille élégante,  
Et tirer son buste et ses bras.

Je l'entendis, dans son langage,  
Jeter un cri de liberté,  
Cri plein de joie et de courage,  
Et d'espérance et de fierté.

Et je la vis, ouvrant ses ailes,  
Rapides comme deux éclairs,  
Volant vers des amours nouvelles,  
Chercher un amant dans les airs.

Devant moi souriait, surprise,  
Une jeune femme à l'époux  
Dont elle se montrait éprise,  
Bien qu'il eut les yeux d'un jaloux ;

Et je dus leur sembler stupide,  
Car dans mes yeux, certainement,  
Ils lurent le charme limpide  
Qui les éclairait un moment.

Il est vrai, j'étais puérile :  
— Rendre une mouche à la clarté ! —  
Nulle œuvre ne fut plus stérile ;  
Rien ne dut moins m'être compté.

Qu'était cet insecte en folie  
Dans l'immense création,  
Pour croire, en lui sauvant la vie,  
Faire une si bonne action !

Oui, vraiment, c'était bien la peine  
D'en interrompre son dîné  
Et de suspendre son haleine  
A ce bonheur désordonné !...

Cet insecte, à l'Être Suprême,  
A tout autant coûté que moi :  
Il lutte, il chante, il souffre, il aime,  
Il a son but, il suit sa loi.

Et son sein, d'une joie immense,  
Va bondir, d'être transporté,  
En retrouvant son existence,  
De la mort dans la volupté.

Voilà pourquoi je ne puis dire  
Ce qui se passa dans mon cœur,  
En me figurant le délire  
Qui préludait à ce bonheur.

J'avais ma part de cette ivresse,  
Elle était mon œuvre et mon bien ;  
Il me semblait, dans ma tristesse,  
Que ce bonheur était le mien.

Et j'eus l'illusion étrange  
Qu'en s'envolant dans le ciel bleu,  
Cet insecte se faisait ange  
Pour le raconter au bon Dieu.

Maria CELLINI.

Chambéry, 1<sup>er</sup> juin 1873.

### Onna consultachon.

L'ai avai dein on veladzo dau district d'Etzaleins on bon vill'hommo qu'étai venu bin malado. Sa fenna dit au plie grand de sé zeinfants : François, te faut allà au maidze.

— Adieu mon valet, que dit tou dé bon ? que lai fà lo maidze.

— Ma mère m'einvouié vers vo po mon père que bin malado. Vouaique de l'igue.

Lo maidze vouaité bin la botollie et l'ai dit : Ton père est ma fà bin malado, mon valet ; son mô vint dai poumons et son ne lo copé pas au court devindrâi dandzerâu. Et poui faut lo féré baire su d'âi tîté d'artichaud po l'âi nettayi la billa.

Quant lo valet revint à la mâison, sa mère lai demanda : que t'a de lo maidze mon einfant ?...

— Ye ma de que lo père étai bin malâdo, que sa maladi veniâi d'au Piémont, et que son ne l'âi copé pas lo cou cein porâi bin mô fini.

Lo mot est restâ, kâ lo père a adî portâ lo sobriquet dé *Piémont*.

#### A la recherche d'une épouse.

##### IV

— Je me reconnais humblement coupable de ce méfait, dit Erhard d'un air joyeux, et maintenant, mesdames, j'en appelle à votre impartialité : lequel était le plus intelligent, le plus sage et le plus chrétien, d'aller jeter au conseiller ses écus à la tête, de perdre une position acquise par de longues années d'études, ou bien de vous faire, à l'une et à l'autre, un plaisir qui me cause la plus vive satisfaction ?

— Ah ! vous êtes trop bon ! mille fois trop bon ! s'écria Louise en sanglotant. Oui, vous avez raison ! Et prenant la main du jeune homme, elle la serra cordialement.

— Un licencié en théologie, dit à son tour Mme Taafe, doit savoir, mille fois mieux qu'une simple blanchisseuse, ce qui est bon et louable, c'est pourquoi je me rends, en toute confiance, à vos raisons, et soit que je me serve de votre argent pour me procurer quelque plaisir, soit que je l'emploie à quelque bonne œuvre, je ne vous en serai pas moins infiniment reconnaissante.

Rentré dans sa chambre, Erhard se sentit heureux de s'être abstenu d'une équipée ridicule.

Il ôta son paletot, tira ses bottes, prit ses babouches, et, après avoir mis un tablier en cotonne bleue, il s'établit sur le palier pour cirer ses chaussures. Comme il était près d'une lucarne et qu'il tournait le dos à l'escalier, il n'entendit point qu'une personne au pied léger, achevant de gravir la rampe, venait de s'approcher de lui. Quelle ne fut pas sa consternation d'entendre les frôlements d'une robe de soie, puis la voix harmonieuse d'une dame qui, tout en reprenant haleine, dit : « Je viens de gravir les degrés qui conduisent au Parnasse, et voilà que tout juste je trouve Apollon au sommet. Bonjour mon jeune Monsieur ! Est-ce à M. Apollon Erhard que j'ai l'honneur de parler ? »

Notre licencié se trouva dans le plus grand embarras. Il avait une main engagée dans une botte, et l'autre armée d'une brosse. Il les passa rapidement derrière son dos, et ne put répondre que par une révérence affirmative.

La dame, qui avait ses trente ans bien sonnés et qui était encore toute rouge des efforts qu'elle avait faits pour monter à un quatrième étage, savoura à longs traits l'embarras du jeune homme. Erhard était jeune et beau, sa figure à la fois rêveuse et enthousiaste était réellement capable d'inspirer des préoccupations, même à une grande dame. Elle poursuivit en souriant :

— Pourquoi, ô Apollon Erhard, cacher votre lyre derrière votre dos ? Je vous prie de ne point vous gêner devant moi. Je m'appelle Lucie, épouse de Monsieur le conseiller aulique de Brechling. Et maintenant, vous devinez sans peine le motif qui m'a fait gravir quatre étages pour arriver au sommet de votre Parnasse.

À l'ouïe de ces paroles, Erhard lâcha sa botte et sa brosse qui tombèrent avec un bruit retentissant sur le parquet. D'une main, il ouvrait la porte de sa chambre, tandis qu'il essayait l'autre à son tablier.

La noble dame, sur le geste d'invitation que lui fit Erhard, entra, tandis que le jeune homme se hâtait d'endosser son paletot.

— Très honorée dame, dit enfin notre licencié, s'armant de tout son courage, voilà la première fois qu'une fée séduisante vient me trouver dans mon réduit. Aussi réclamerai-je toute votre indulgence pour la manière dont je vous reçois.

— Vous connaissez aussi l'art de flatter, répondit la dame, d'un ton encourageant. Je ne m'attendais guère à trouver ce talent chez un licencié en théologie. Mais allons droit au fait. Je viens, en premier lieu, vous adresser mes remerciements les plus sincères, pour avoir sauvé la vie à ma chère

petite Frida. Puis, par la même occasion, je viens réparer la manière inconvenante dont mon mari s'est comporté envers vous. Je lui ai lavé les oreilles d'importance. Je serais venue plus tôt, mais il n'y a qu'un moment que j'ai appris d'un de mes domestiques votre nom et votre adresse. Que j'aimerais à baiser ces deux mains qui ont retiré de la tombe ma fille unique ; ces mains d'homme qui a risqué sa propre vie par dévouement !

Et la noble dame, saisissant les deux mains d'Erhardt, se baissa comme pour accomplir son désir. Notre licencié comprit de suite que c'était à lui de baiser les mains de la noble dame ; et dans le mouvement qu'il fit pour accomplir ce devoir, sa joue effleura celle de Lucie de Brechling. Erhardt rougit jusqu'au blanc des yeux, tandis que la dame, tout en lui souriant de l'air le plus engageant, lui glissait un rouleau d'or dans la main.

— Ah ! Madame, ne me rendez pas confus par toutes vos bontés, dit Erhardt, repoussant le rouleau.

— Et vous, ne me rendez pas confuse en repoussant l'expression de ma reconnaissance. C'est une bagatelle que je prends la liberté de vous offrir. Il ne vaut pas la peine d'en parler. — Mais, mon cher Apollon, poursuivit-elle en examinant l'intérieur de la chambre, non-seulement je ne trouve point de lyre sur votre Parnasse, mais pas même de violon ni de piano forté ! N'êtes-vous pas musicien ?

— Oh oui, Madame ! je touche du piano et je m'exerce à chanter. Seulement ma demeure est trop petite pour y loger un piano, et du reste je n'ai pas les moyens de m'en procurer un. Heureusement je suis en relation avec un fondeur d'étaim du voisinage, qui possède un bel instrument et me permet de m'exercer tant que je veux.

— Votre fondeur, si je ne me trompe, poursuivit la dame, s'appelle Jonas, et outre son piano il possède une fille passablement belle et en âge de se marier.

Pour toute réponse, Erhardt rougit vivement.

— Ah ! mon Apollon, mon petit Apollon, dit la conseillère en souriant et menaçant du doigt, n'allez pas brûler vos ailes dans les fourneaux du fondeur. Vous chantez comme le nègre Monostatos, de la Flûte enchantée : « Tout respire les joies de l'amour, chante, gazouille, béquille, aime ! Pour quoi devrais-je éviter l'amour ? Serait-ce parce que je suis noir et laid ? » Comme licencié en théologie, vous êtes noir, je vous l'accorde ; mais laid, vous ne l'êtes pas du tout.

Maintenant je vous laisse, en espérant que vous voudrez bien à votre tour m'honorer de votre visite, ne fût-ce que pour voir comment votre petite obligée Frida se trouve. Je suis presque toujours chez moi, de onze heures du matin à une heure de l'après-midi. A ces heures-là, mon mari qui n'est point du tout digne de faire votre connaissance, est à la bourse. J'ai un piano de Bechstein. Ainsi vous me promettez que vous me rendrez ma visite.

Voilà une singulière dame, se dit Erhardt, lorsque la conseillère fut partie. Puis il ouvrit le rouleau fort lourd, qu'il avait à la main. Il en sortit cent ducats de Hollande. Notre pauvre licencié en fut tout étourdi. De sa vie il n'avait eu en sa possession pareille somme. Pour la première fois de sa vie, la possession de biens terrestres lui causa du souci. Afin que personne ne le surprît dans la contemplation de son or, il ferma sa porte au verrou. Puis il cacha son rouleau derrière ses livres.

Dès le lendemain il alla auprès de la noble dame pour lui rendre sa visite et lui exprimer ses remerciements.

Il fut reçu dans un appartement somptueux.

Madame la conseillère l'accueillit avec l'abandon plein d'intimité dont on use envers les vieilles connaissances, et lui servit du vin généreux et des pâtisseries fines. Puis elle invita sa petite à toucher la main à l'homme qui lui avait sauvé la vie, et à l'embrasser.

Enfin elle pria Erhardt de lui chanter quelque chose en s'accompagnant sur un excellent piano qui se trouvait dans la salle.

Quand notre licencié eût fini, elle se répandit en éloges sur sa magnifique voix de ténor, après quoi elle s'assit au piano, pour se faire entendre à son tour.